

L'unité du genre humain

VI Bénat Tachot – 979-10-231-1628-1

Cahiers V. L. Saulnier | 31



Race et histoire
à la Renaissance

Comment la Renaissance, si éprise d'unité, pour ne pas dire obsédée par la quête de l'unité, est-elle néanmoins parvenue à penser la diversité humaine ? Au début de l'ère moderne, plusieurs facteurs ont contribué à l'émergence d'une nouvelle anthropologie. Les grandes navigations entraînèrent un élargissement spectaculaire de la vision du monde et un renouvellement des savoirs géographiques. L'invention du Sauvage (ou sa réinvention) rendait nécessaire de penser à nouveaux frais le problème de la diversité des cultures, de leur origine commune, et de leurs contacts passés et à venir. La confrontation des Européens avec une altérité radicale, mais aussi la possibilité ouverte du métissage, posèrent de manière nouvelle le problème de l'unité du genre humain. Les débats qui s'engagèrent alors, en matière de missiologie notamment, ont opposé les tenants des divers types de polygénisme aux partisans du monogénisme — la doctrine orthodoxe en la matière. La construction des idéologies coloniales modernes mobilisait aussi bien l'héritage biblique et patristique que les savoirs antiques. Parallèlement se trouvaient jetées les fondations d'un nouveau savoir historique, soucieux de vérifier et de hiérarchiser ses sources, et de confronter les savoirs livresques aux données de l'expérience. Le renouveau de l'histoire nationale permettait de mieux prendre en compte les témoignages des antiquaires ou des chroniqueurs, alors que l'histoire universelle encore balbutiante tentait de penser l'évolution parallèle des civilisations, leur décadence, leur progrès ou leur évolution cyclique. Dans l'espace aussi bien que dans le temps, la prise en compte scientifique du réel voisinait volontiers avec l'utopie et le mythe, la pensée religieuse faisait bon ménage avec la rationalité économique moderne. L'Âge classique et les Lumières sauront faire usage des matériaux et des problèmes légués par la Renaissance, en les complétant et en les transformant pour leur compte, dans des sphères aussi diverses que le droit naturel, la comparaison et la critique des religions, la constitution d'une anthropologie d'intention scientifique. Les positions et les polémiques étudiées dans le présent volume joueront donc à long terme un rôle constitutif dans la mise en place de la modernité.

Illustration : Guillaume Le Testu, *Cosmographie universelle*, 1556, planche LVII verso, détail : chasseurs et races monstrueuses au Canada (Service historique de la Défense, DLZ 14)



L'UNITÉ DU GENRE HUMAIN

CENTRE V. L. SAULNIER

Fondateur : Robert Aulotte †

Directeur

Frank Lestringant

Directeur adjoint

Olivier Millet

Membres

Frank Lestringant

Olivier Millet

Jean-Charles Monferran

Alexandre Tarrête

Marie-Claire Thomine

Conseil

Jean-Claude Arnould

Rosanna Gorris-Camos

Geneviève Guilleminot-Chrétien

Mireille Huchon

Isabelle Pantin

Frédéric Tinguely

Membres honoraires

Claude Blum

Nicole Cazauran

Madeleine Lazard

Cahiers V.L. Saulnier
31

L'unité du genre humain Race et Histoire à la Renaissance

sous la direction de Frank Lestringant,
Pierre-François Moreau et Alexandre Tarrête



Ouvrage publié avec le concours du Centre V. L. Saulnier et de l'Association V. L. Saulnier,
de l'UMR 5037 (CNRS/ENS de Lyon), de l'UMR 8599 (CNRS/Paris-Sorbonne),
de l'École doctorale III et du Conseil scientifique de l'université Paris-Sorbonne

Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2014
© Sorbonne Université Presses, 2020

ISBN papier : 978-2-84050-926-4

PDF complet : 979-10-231-1604-5

Tirés à part en pdf :

Présentation – 979-10-231-1605-2

Ouverture – 979-10-231-1606-9

I Tinguely – 979-10-231-1607-6

I Dunne – 979-10-231-1608-3

I Galland – 979-10-231-1609-0

I Desan – 979-10-231-1610-6

II Rodier – 979-10-231-1611-3

II Callard – 979-10-231-1612-0

II Peytavin – 979-10-231-1613-7

II Clément – 979-10-231-1614-4

III Césard – 979-10-231-1615-1

III Holtz – 979-10-231-1616-8

III Capdevila – 979-10-231-1617-5

IV Laborie – 979-10-231-1618-2

IV Chamayou – 979-10-231-1619-9

IV Motsch – 979-10-231-1620-5

IV Gomez-Géraud – 979-10-231-1621-2

IV Beytelmann – 979-10-231-1622-9

V Bernard – 979-10-231-1623-6

V de Courcelles – 979-10-231-1624-3

VI Desbois-lentille – 979-10-231-1625-0

VI Usher – 979-10-231-1626-7

VI Tolias – 979-10-231-1627-4

VI Bénat Tachot – 979-10-231-1628-1

VI Tarrête – 979-10-231-1629-8

Postface – 979-10-231-1630-4

Mise en page Emmanuel Marc Dubois, Issigeac
d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33)(0)1 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

SIXIÈME PARTIE

**L'énigme des origines : peuplement(s),
généalogie(s) et géographie(s)**

TERRES ET HOMMES D'AMÉRIQUE. LA QUESTION
DE L'ORIGINE DE L'HOMME AMÉRICAIN
DANS LES PREMIÈRES CHRONIQUES DES INDES

Louise Bénat Tachot

Dans le premier chapitre de son ouvrage, Guliano Gliozzi écrivait que « définir les origines des populations américaines récemment découvertes » fut un enjeu majeur pour les souverains de l'Espagne dès les premières décennies de la conquête et que les procès qui opposèrent la famille Colomb et le procureur de la Couronne pour dégrader le statut du découvreur sont la meilleure preuve de la dimension idéologique et politique de ce questionnement¹. L'historien prend pour preuve la thèse que développa Fernández de Oviedo qui assimilait les Antilles aux antiques Hespérides, ce qui revenait à faire de Christophe Colomb non pas un découvreur mais le restaurateur d'une ancienne souveraineté. Dans une autre perspective idéologique, l'assimilation de l'Amérique à l'Atlantide platonicienne sous la plume de Gómara est – toujours selon Gliozzi – une façon de légitimer et conforter le pouvoir de Cortés, conquérant du Mexique en mal de reconnaissance. *Adam et le Nouveau Monde* demeure, à mon avis, un ouvrage de référence pour la compréhension exhaustive et minutieuse de ce que furent les théories du peuplement américain émises en Europe et en Amérique entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Les analyses de Gliozzi sont précieuses, érudites et souvent convaincantes². Néanmoins, je souhaite reprendre l'étude consacrée à ces deux chroniqueurs dits de l'historiographie primitive des Indes, Fernández de Oviedo³ et López de Gómara⁴, pour interroger de façon différente les

335

CAHIERS SAUNIER 31 • PUPS • 2014

- 1 Giuliano Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde. La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale*, Lecques, Théétète Éditions, 2000.
- 2 Gliozzi reprend le matériel accumulé dans la *Bibliotheca Americana Vetustissima (1492-1551)* par Henry Harisse (1866) ou la collection de documents de Toribio Medina.
- 3 Gonzalo Fernández de Oviedo, *Historia general y natural de las Indias*, 1535 (les vingt premiers livres sont repris en 1547 à l'identique). Voir l'édition intégrale par José Amador de los Ríos, *Historia general y natural de las Indias*, Madrid, Real Academia de la Historia, 1851-1852, 4 vol. Notre édition de référence sera celle de José Pérez de Tudela y Bueso : *Historia general y natural de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959.
- 4 Francisco López de Gómara, *Historia de las Indias, Hispania Vitrix* [1552], Madrid, Atlas, 1946, p. 155-294. Pour la traduction nous avons adapté la traduction de M. Fumée, Paris, Michel Sonnius, 1569.

théories qu'ils émirent respectivement sur la question de l'identification de l'Amérique à la lumière de l'économie globale de leur œuvre et en relation avec les questions géographiques et cosmographiques qui charpentent l'organisation même des deux œuvres, écrites au cœur du XVI^e siècle. Cette démarche est fondée sur l'hypothèse que le questionnement sur l'identification de l'Amérique et des Américains se construit selon un processus complexe qui s'adosse à la construction cartographique de l'hydrographie du continent. Cette opération de *mapping* fondatrice fut progressive et objet de constantes interrogations quant au rattachement de ces vastes masses continentales aux autres continents : l'Asie par l'ouest, et le Nord de l'Europe par l'est. L'inscription de l'Amérique a supposé reconfigurer la totalité du globe car les souverains ibériques furent en cela pressés par les enjeux du traité de Tordesillas et par l'impératif de placer sur la mappemonde le tracé du méridien et de l'anti-méridien qui délimitaient les zones d'influence espagnole et portugaise.

336

Dans ce contexte d'urgence et d'impératif cartographique, quelle fut la place dévolue à la question de l'origine du peuplement américain, fut-elle aussi immédiate que le dit Gliozzi, la question même fut-elle posée en ces termes ? Quelle est la nature du lien qui unit l'identification de l'Amérique, sa définition géographique et l'origine de son peuplement dans cette phase « constructive » ? Tel est l'axe de ma réflexion, dans le cadre d'un travail plus large que j'ai entrepris sur le rapport entre géographie, comme écriture des espaces et histoire, s'agissant du Nouveau Monde. Le thème est vaste et cette étude ne peut en définir toutes les composantes, ainsi l'enquête menée par les missionnaires franciscains au Mexique et par Motolinia en particulier vise dès 1540 à reconstruire en « collaboration avec leurs informateurs » nahuatl, le passé « ontologique » de l'histoire mexica⁵. La question de l'origine est posée dès lors dans des termes radicalement différents, comme une mémoire préhispanique qu'il convient de connaître dans la perspective missiologique qui est la leur. J'ai choisi ici de m'intéresser aux chroniques d'Oviedo et de Gómara parce que ce sont des histoires globales ou générales qui toutes deux optent pour un dispositif d'exposition fondé sur la géographie.

Après avoir replacé la théorie des Hespérides chez Fernández de Oviedo et celle de l'Atlantide dans la chronique de López de Gómara dans l'économie globale de leur œuvre respective, je tenterai quelques observations de synthèse sur le statut de l'homme américain et sur la question de l'origine du peuplement américain pour ce premier XVI^e siècle que couvrent soixante années de conquêtes entre 1492 et 1552.

5 Fray Toribio Motolinia, *Memoriales*, et *Historia de los Indios de la Nueva España*, Madrid, Atlas, 1970.

L'assimilation des Antilles aux Hespérides est un montage historico-généalogique par lequel Oviedo prétend établir la légitimité de la souveraineté de l'Espagne sur les Antilles. À cette fin, Oviedo reprend la liste des rois ibères depuis Tubal, fils de Japhet et petit-fils de Noé, établie par Annius de Viterbe qui faisait autorité et qui lui-même l'attribuait à Bérose le Chaldéen. Cette liste des rois mythologiques d'Hispanie, qui sauvait l'Espagne de sa dépendance à l'égard de l'empire romain, se trouve dans plusieurs ouvrages : le *De origine ac rebus gestis regum Hispaniae* (1533) du chanoine barcelonais Francisco Tarafa, qui utilise Annius de Viterbe, tout comme l'*Opus de rebus Hispaniae memorabilibus* de Lucio Marineo Sículo. Cette histoire archaïque se veut une histoire générale qui reconstruit l'origine de l'Espagne, une *Hispania gothica*, dont Isidore de Séville était une des autorités ; cette *Hispania* a survécu à la conquête romaine, c'est un royaume chrétien dont les Rois Catholiques ont opéré la restauration, héritiers directs des rois visigoths et figures providentielles. L'idée d'Annius de Viterbe était de donner aux Espagnols la priorité sur les Grecs et les Romains. Grâce à des calculs fantaisistes, il démontre que la littérature espagnole est en avance de huit siècles sur la littérature grecque et établit une liste de 600 rois depuis la fondation de Troie. Il fut très critiqué par Luis Vives, et plus tard par Suárez et Ambrosio de Morales : mais il fut très en vogue en Espagne sous l'impulsion des Rois Catholiques, dans leur programme propagandiste. Ces fictions gothiques seront reprises par des humanistes comme Antonio de Nebrija, car il s'agissait de battre en brèche les opinions étrangères péjoratives sur la nation espagnole. Il faut donc comprendre que sur la question des origines, toute une mythologie va se développer entre deux pôles (une origine romaine ou gothique) ; mais cela n'empêche pas les latinistes romanistes admirateurs de Rome d'utiliser l'histoire mythique des *Godos* et d'y faire figurer une série de figures qui associent les rois pré-ibères (Tubal) avec des héros fondateurs pré-troyens, chaldéens ou égyptiens. Selon Robert B. Tate⁶, cette grande mythologisation – qui sera reprise par Pedro de Medina en 1545 dans *Grandeza de España* – qui sous-tend une histoire générale naissait de la nécessité idéologique et spirituelle de projeter une image influente de la Castille sur la scène européenne. C'est une histoire légitimante et politique ; à la fin du xv^e siècle, les commentaires d'Annius coïncident avec l'essor de la Castille pour entrer dans l'Europe et les historiens accompagnent culturellement ces rêves d'expansion (lisibles aux Canaries). Tate observe que le monde mythologique gréco-romain satisfaisant aux XIII^e et XIV^e siècles, ne suffit plus : il faut créer un mythe pré-gréco-romain qui fera coïncider les origines

6 *Ensayos sobre la historiografía peninsular del siglo xv*, trad. espagnole de Jesus Díaz, Madrid, Gredos, 1970.

archaïques illustres de la Castille avec son influence grandissante en Europe. On peut remarquer que l'humaniste italien entré au service du roi d'Aragon Lucio Marineo Sículo cautionne cette même autorité – Annius de Viterbe – ainsi que d'autres historiens du temps.

338

Oviedo convoque de multiples autorités pour bâtir sa théorie et créer un passé archaïque antérieur à la navigation de Hannon le Carthaginois, et donc à l'Antiquité classique. Annius de Viterbe et Eusèbe de Césarée produisaient en effet des listes dynastiques (*Reges gentium diversarum qui fuerunt vel quantum regnaverunt*) qui remontaient à l'épisode biblique de la construction de la tour de Babel puis de la dispersion des hommes et des langues. Pour consolider une démonstration aussi lourde que redondante, Oviedo a également recours à Isidore de Séville (les *Etymologiae*) pour construire des filiations linguistiques. Toutes ces sources, si elles nous paraissent fantaisistes (en particulier Annius de Viterbe qui sera sévèrement critiqué par les humanistes comme Luis Vives et plus tard Ambrosio de Morales), relèvent de la tradition historiographique médiévale et constituent le patrimoine commun de l'historiographie du xv^e et du début du xvi^e dont tous se réclament. Oviedo se livre à la pesante énumération des descendants de Tubal, premier roi de l'Espagne archaïque, de son fils Hibère (qui a donné son nom à l'Èbre et aux habitants ibères), de Brigo (quatrième roi) dont le nom fut corrompu en Phrigio (il donnera naissance aux Troyens, ce qui revient à affirmer l'origine ibérique de Troie), jusqu'au douzième roi Hespère, frère d'Atlante. Hespère se serait rendu maître et seigneur des Hespérides après une longue navigation de 40 jours. Il s'agit en vérité des Antilles, ni plus ni moins. Selon les calculs aussi improbables que pratiqués couramment dans les listes généalogiques des sources précitées, cela s'est passé en 1658 avant J.-C., donc si on est en 1493 cela fait 3193 ans que le roi d'Espagne était seigneur de ces îles. On serait tenté de comprendre cette démonstration comme un artifice incongru et de voir dans cette théorie un montage idéologique qui prête à sourire. La chose est plus compliquée qu'il n'y paraît. D'une part l'ensemble des sources que convoque Oviedo sont des autorités dont nul ne disconvient. Ainsi Las Casas, qui entreprendra une démolition en bonne et due forme de cette théorie qui met à mal le prestige de Colomb, ne remet en cause ni Bérose, ni Annius de Viterbe⁷. La théorie que construit Oviedo n'est donc pas l'œuvre

7 Bartolomé de Las Casas fonde son raisonnement sur des données plus techniques, comme les progrès récents de la navigation, qui seuls ont permis une navigation transatlantique impensable 3 000 ans auparavant, l'absence complète de traces écrites qu'une telle expédition eût inmanquablement laissées, ou encore en soulignant l'in vraisemblance historique, puisque le roi Hespero passa son temps à batailler contre son frère Atlas, ce qui rend hautement improbable qu'il ait pu réaliser une navigation aussi longue (*Historia de las Indias*, dans *Obras completas*, Madrid, Alianza editorial, 8 vol., 1994, t. III, livre I, chap. XV).

d'un doux rêveur car elle puise dans le magasin d'autorités que les historiens du temps avaient en partage.

Mais il y a plus. Oviedo n'invente pas par hasard cette théorie et moins encore avec le désir de nuire à Colomb, même si ce chapitre publié dans la *Historia general* dès 1535 provoqua un ressentiment cuisant chez Hernando Colomb, fils du découvreur, et la colère de Las Casas. Gliozzi affirme que l'objectif d'Oviedo en créant « cette généalogie des populations américaines⁸ » était de flatter l'intérêt qu'avait la Couronne à pouvoir prétendre à l'occupation de l'Amérique en se passant de l'autorité du pape et en réduisant les prérogatives de Colomb, dans le cadre des fameux procès qui empoisonnèrent la Couronne pendant plus de vingt ans. Sans nier cette dimension « tactique » du propos d'Oviedo, je me propose de le reprendre dans un cadre élargi qui est celui de la culture et de la production historiographique de cet auteur.

Entre les deux grands courants de la production historiographique florissante du xv^e siècle (la tradition castillane médiévale et la tradition récente humaniste⁹), Oviedo s'inscrit résolument dans le premier. Ce sont les historiens qui bâtissent une histoire ontologique prestigieuse fondée sur le peuplement d'*Hispania* – c'est-à-dire la péninsule – par les Ibères puis par les Goths¹⁰. Le père fondateur de cette théorie est Ximénez de Rada dit le Tolédan (autorité souvent citée par Oviedo) et elle sera reprise sous le règne des Rois Catholiques dans les commentaires d'Annius. Les historiens accompagnent ainsi culturellement les rêves d'expansion de cette vision « goticista » de l'histoire de l'Espagne qui se double d'une forme d'antiromanisme. La théorie des Hespérides chez Oviedo s'inscrit dans le droit fil de l'histoire de l'Espagne « matricielle » et de la prééminence des Goths sur les Romains. Oviedo procède à la démythification de l'histoire romaine, exemplaire et fondatrice selon les humanistes italiens. Cette relégation de Rome est argumentée par la domination incontestable de l'empire de Charles Quint, supérieure à tout ce qui a pu exister auparavant : on voit donc le lien qu'établit Oviedo entre la vigueur et la gloire des *godos* et l'élan de la conquête américaine : « ce sont des Goths et des Espagnols qui ont découvert ces Indes qui sont nôtres¹¹ ».

Oviedo utilise cette construction des Hespérides non pas seulement avec des fins politiques (comme l'affirme Gliozzi qui souligne que Charles Quint a remercié son chroniqueur) mais aussi parce que cela participe de cette histoire

8 G. Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde*, *op. cit.*, p. 23.

9 Voir Robert B. Tate, *Ensayos sobre la historiografía*, *op. cit.*, et Baltasar Cuat Moner, « La historiografía áulica en la primera mitad del siglo XVI : los cronistas del emperador », dans *Antonio de Nebrija: Edad Media y Renacimiento*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 1994, p. 39-58.

10 Gliozzi fait remarquer que les Anglais pratiquaient un montage également acrobatique.

11 Oviedo, *Historia general...*, *op. cit.*, t. 1, livre II, chap. 3, p. 20 (je traduis).

générale que d'autres historiens s'ingéniaient depuis longtemps à bâtir et qui fait corps avec le processus de construction de la Castille tant sur le plan territorial que symbolique ou mythologique. Cette position gothiciste affirmait aussi la prééminence de la langue espagnole et l'autonomie par rapport à une Rome d'abord savante puis pontificale ; la position humaniste italianisante au contraire inscrivaient l'Espagne dans l'aire culturelle de Rome, jouissant de ce contact prestigieux pour construire sa propre grandeur¹². Enfin, il n'y a rien de surprenant dans la thèse des Hespérides sous la plume d'Oviedo si on prend la peine de mesurer l'ensemble de l'œuvre historiographique de ce chroniqueur. Il ne fut pas seulement un chroniqueur des Indes, il rédigea d'abord le *Catálogo real de Castilla*¹³, ouvrage dont il remit une première mouture à Ferdinand d'Aragon et dans lequel il exhibait la grandeur de l'histoire médiévale des rois de Castille ; à la fin de sa vie, il rédigea le *Libro de la cámara del príncipe Juan*¹⁴, à la demande du prince Philippe, qui voulait s'informer de l'organisation de la maison du jeune prince. Déjà âgé, Oviedo écrivit cet opuscule tout à fait surprenant par sa précision et son détaillisme sur l'organisation de la maison royale dans les années 1485 ; enfin Oviedo consacra les dernières années de sa vie à rédiger un ouvrage insuffisamment étudié, *Batallas y quinquagenas*¹⁵, œuvre massive où il décline l'histoire de tous les grands lignages de l'aristocratie castillane avec une dimension héraldique remarquable dans le droit fil du *Libro del blasón*, qu'il avait rédigé au Nicaragua quelques trente ans plus tôt.

Autrement dit Oviedo est bien un chroniqueur entre deux mondes, comme l'illustrent ses nombreuses traversées transatlantiques. Il a croisé et tissé ensemble les espaces géographiques et les rédactions et il paraît essentiel pour saisir la portée de l'affaire des Hespérides de suivre les fils qui unissent ces deux ensembles textuels qui portent sur les espaces de part et d'autre de l'océan. L'œuvre américaine d'Oviedo est un travail de suture, de mise en rapport,

12 L'autre théorie en vigueur en ce début de xvi^e est celle qui naît de l'Aragon qui regarde vers l'Italie humaniste. Cette écriture de l'histoire résolument savante, au plus près des modèles de l'Antiquité classique, voit en Rome la matrice de l'histoire de l'Espagne, le vecteur de sa civilisation ; la langue espagnole n'est qu'un latin légèrement abîmé par le contact avec les barbares ibères. Lucio Marineo Sículo et Sepúlveda en sont deux exemples, eux qui n'écrivent qu'en latin une histoire qui subordonne l'Espagne au modèle brillant de l'histoire romaine.

13 *Cathálogo Real de Castilla, y de todos los Reyes de las Españas e de Nápoles y Cecilia e de los Reyes y señores de las casas de Francia, Austria, Holanda, y Borgoña*. Ce manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'Escorial. La transcription du *Catálogo real de Castilla* a été faite en 1994 par Ana Romano de Thuesen.

14 Oviedo a vécu à la cour des Rois Catholiques aux côtés du jeune prince en tant que *mozo de cámara*. Ce manuscrit, qui provient de la « *primitiva biblioteca de Felipe V* », a connu une édition en 1870 (coll. « *Bibliófilos españoles* », t. VII).

15 *Batallas e Quinquagenas*, éd. Juan Bautista Avallé Arce, Salamanca, Diputación de Salamanca, 1989, preliminares, p. 8. On peut y ajouter le *Libro del Blasón tratado general de todas las armas*.

de connexions et de raccordement des mondes : il le fait en décrivant par un système analogique pluriel, il le fait par la mise en rapport d'anecdotes issues des chroniques médiévales qu'il rapporte aux événements de la conquête. La théorie des Hespérides n'est pas de mon point de vue un îlot isolé dans une vaste chronique américaine, elle est un indice et peut-être un symptôme du projet historiographique d'Oviedo qui est un projet holiste, une vaste opération de suture des mondes.

Oviedo mesurera très vite que la théorie des Hespérides n'est pas à la hauteur du monde qu'il veut décrire¹⁶. Dès 1519, c'est un continent qui s'ouvre. Or Oviedo ne parlait pas du continent, il se limitait à identifier des îles et c'est bien ainsi qu'il l'affirme « car ainsi que je l'ai dit ailleurs, si ces îles sont les Hespérides, la terre continentale je ne la tiens pas pour les Hespérides mais pour la moitié et même la plus grande partie de l'univers¹⁷ ». Dans le reste de l'œuvre dont la rédaction court sur presque trois décennies, Oviedo ne reparle plus des Hespérides, sauf de façon fugace. J'y vois une sorte d'aporie, mais cela n'empêche pas le chroniqueur de laisser filtrer de façon récurrente une apologie des Goths et de cette histoire ibérique tout à la fois glorieuse et chrétienne.

Quelles conséquences pour la définition de l'homme américain ? Les efforts cognitifs d'Oviedo ne le portent pas à enquêter sur le passé des Indiens (dont il ne pensera jamais qu'ils sont les descendants directs de Tubal ni de près ni de loin), et pas davantage à restituer des « fables » ontologiques. On observe de ce point de vue une disjonction entre la théorie de la souveraineté (*imperium*), placée sous le signe d'une histoire archaïque européenne, et la description des hommes qu'il a sous les yeux, et sous le signe d'un présent dont il veut restaurer toutes les facettes. Il est un des meilleurs observateurs des sociétés indigènes insulaires et d'Amérique centrale dans leur environnement, au point de produire 80 dessins qui illustrent leur industrie, les plantes, les fruits et les animaux et le dessin des terres. Le présent et l'urgence qu'il y a à le dire ont très vite été l'objectif premier et majeur de cette chronique. Je crois même que plus l'Amérique révèle sa grandeur cosmographique et géographique, plus la carte s'enrichit de ces nouvelles côtes, plus l'entreprise impériale gagne en

16 Gliozzi fait remarquer que la théorie est reprise par des étrangers ou alors beaucoup plus tard (au xvii^e) : elle sera remise à l'ordre du jour par Diego Andrés Rocha dans un ouvrage intitulé *Tratado unico y singular del origen de los Indios* (1681) ; pour lui les Américains descendent des Espagnols, les descendants de Tubal, mais dans une perspective et avec des arguments radicalement différents.

17 Oviedo, *Historia general...*, op. cit., t. 2, p. 86 : « Porque como tengo dicho en otras partes que estas islas son las Hespérides, la tierra fime no la cuento por las Hespérides sino por la mitad y la mayor parte de las dos principales que contiene el universo ».

extension et moins les Hespérides font sens¹⁸. L'enjeu historiographique naît maintenant de l'importance géographique de ce continent qui se déploie sur un axe interpolaire. La deuxième et la troisième partie de la *Historia general y natural de las Indias* sont bâties à partir d'un schéma hydrographique importé du *padrón real*. La nouvelle géographie structure le monde et devient la clé de sa lecture. La question qui se pose alors à Oviedo est celle du rattachement de ce continent soit à l'Asie¹⁹, hypothèse qu'il retient volontiers, soit à l'Europe, hypothèse qui éveille sa perplexité lorsqu'il reçoit les cartes de son ami et correspondant Olaus Magnus.

342

L'interrogation du chroniqueur ne portera donc pas sur l'origine du peuplement mais sur la connaissance au temps présent : celle des sociétés indigènes, celle de la nature et celle du continuum géographique : autant de chantiers ouverts qu'il compare volontiers à une « *silva* » ou encore une « *mare magno* ». À l'affût des informations, occupant son poste de chroniqueur dans l'observatoire de Saint-Domingue, il prend acte des béances de ce savoir en construction ; par exemple il déclare au sujet du tracé de la passe magellanique : « Nous ne savons toujours pas pour la partie australe ce qu'il y a exactement depuis cette pointe jusqu'à l'embouchure occidentale du détroit de Magellan, c'est la suspension de ce qui est inconnu ». Et il en va de même pour le Labrador : « il reste également à connaître dans la partie septentrionale beaucoup de lieues de côtes jusqu'au Labrador, la carte du monde nous invite à soupçonner ce que l'on espère savoir plus tard »²⁰. Cette mise en suspension du savoir (« *pausa de lo incognito* ») concerne à la fois la nature, la proto-ethnographie indigène ou la cosmographie, et là se trouve affirmée la radicale nouveauté de l'Amérique²¹.

Oviedo s'inscrit donc dans un cadre double : celui de la nouveauté, ethnographique, naturelle et cosmographique, car la grandeur du Nouveau Monde établit la grandeur du monde dans son entier (ce discours est au temps présent, dans le constant souci de la correction, de l'ajout, qui implique cette

18 Il ne reparle des Hespérides que pour contredire Lucio Marineo Siculo, qui avait affirmé dans son *Opus de rebus hispaniae memorabilibus* qu'une monnaie romaine à l'effigie de César Auguste avait été trouvée en Amérique en Terre Ferme. Oviedo s'insurge contre ce conte (« *la mayor falsedad del mundo* ») et réaffirme la théorie des Hespérides, qui donne une radicale antériorité à l'arrivée des Espagnols (*Historia general...*, *op. cit.*, t. 3, p. 330).

19 *Ibid.*, t. 2, p. 86.

20 *Ibid.*, t. 4, livre 39, chap. III, p. 349 : « *quedamos en la parte austral por saber lo que hay puntualmente desde la dicha punta hasta el embocamiento occidental del estrecho de Magallanes, que es la pausa de lo incognito* » ; « *quedan a la parte septentrional hasta la tierra del Labrador que esta asimismo por saber muchas leguas de costa segund la pintura del mundo nos requiere que se sospeche de lo que se espera saber adelante* ».

21 Ce chantier ouvert trouve une autre réponse dont Oviedo prend acte dans sa chronique plus tardivement ; c'est à partir d'Olaus Magnus et de ses cartes septentrionales de l'Islande et des hypothèses de rattachement des continents américain et européen au niveau de l'Arctique. Cela surprend Oviedo, car il était un tenant de la séparation des continents (*ibid.*, t. 2, p. 86).

« suspension » du processus cognitif) ; celui de l'affirmation de souveraineté de l'Espagne, qui se voit enracinée dans l'apologie des Goths, peuples du Nord qui ont occupé l'Espagne et ont configuré son origine bien avant les Romains et dont les Espagnols sont les héritiers directs, tandis que l'hypothèse des Hespérides se réduit au cours de l'œuvre à une peau de chagrin.

À aucun moment Oviedo ne peut considérer que ces Indiens barbares (dont on sait qu'il est autant l'observateur attentif que le détracteur impitoyable) puissent être les descendants de cette royale lignée antique. Idolâtres et « *colmados de vicios* », ils devront être réduits sous le régime de l'*encomienda*. Mais le refus de toute filiation ne se résume pas à ce réquisitoire. S'interrogeant sur l'*industria* des Indiens, Oviedo pose les bases d'une ethnohistoire très éloignée de cette idée. Dans le chapitre 49 du livre VI (*Los depósitos*, livre de miscellanées), Oviedo relève la capacité que tout peuple a d'inventer : « dans les différentes parties [du monde] les inventeurs et les auteurs furent différents »²². De ce point de vue, les Indiens n'ont rien pu apprendre des Anciens, ni des Scythes, ni des rois de l'Antiquité, ni des *moros*, et pourtant ils ont inventé des techniques pour l'industrie guerrière, la fabrication du sel, des miroirs, des pirogues, des maisons, etc²³. Les savoir-faire indigènes sont autant de réponses à part entière au problème de l'adaptation de l'homme au milieu. Ainsi les Indiens fabriquent à base de maïs une boisson aussi savoureuse et nutritive que les boissons d'Europe²⁴. Cette apologie des techniques indigènes fait que le Nouveau Monde n'est ni un double de l'Ancien ni une sorte d'enfance de l'Europe. C'est un autre, différent, inventif. Au-delà du monogénisme obligé, l'indigène est un *homo faber* à part entière.

La position d'Oviedo est donc complexe et paradoxale : un angle mort s'agissant de l'origine des Indiens, nullement liés à cette antique souveraineté ibérique, une critique sévère des indigènes pour leurs pratiques idolâtriques, une reconnaissance de l'*homo faber* américain, inventeur et sans doute pourvoyeur, et enfin la conscience de ne comprendre que pour partie les réalités dont il est témoin²⁵.

LA THÈSE DE L'ATLANTIDE DANS LA *HISTORIA DE LAS INDIAS* DE LÓPEZ DE GÓMARA

Gómara rédige une chronique des Indes dont la première partie est consacrée à la présentation synthétique de l'Amérique comme continent (chapitre « La situation des Indes ») et de soixante années de conquête, comme lui-même le

²² « *En diversas partes fueron diversos los auctores o inventores* » (*ibid.*, t. 1, livre 6, chap. 49).

²³ *Ibid.*, t. 1, p. 217.

²⁴ *Ibid.*, t. 3, p. 322.

²⁵ *Ibid.*, t. 2, p. 76.

dit à Charles Quint, « pour que vous les voyez toutes ensemble²⁶ ». Concise, élégante, souvent corrosive dans les jugements que porte l'auteur sur les sociétés américaines, sur la geste des conquérants ou sur la politique impériale, cette œuvre eut un succès retentissant non seulement en Espagne (plusieurs éditions rapprochées) mais aussi en Europe. Dans le chapitre 220, intitulé « De l'île que Platon appelle Atlantide », situé à la toute fin de l'ouvrage, Gómara consacre un court développement à la question de l'identification du continent américain. Il affirme avec fermeté que l'Amérique est cette île immense, riche et puissante qui fut engloutie en un jour et une nuit, selon le *Timée* mais surtout le *Critias* de Platon : « il ne faut plus disputer ni douter de cette île Atlantide puisque la découverte et la conquête de nos Indes éclaircissent entièrement ce que Platon a écrit [...]. Ainsi nous pouvons dire que nos Indes sont l'île et terre ferme de Platon et non les Hespérides, ni Ophir, ni Tharsis comme aucuns modernes ont voulu interpréter²⁷ ».

344

Selon Gliozzi, il s'agit pour Gómara de promouvoir la geste cortésienne et l'exceptionnalité et l'autonomie des terres gagnées par ce conquérant. On sait en effet que cette défense et illustration de la geste cortésienne fait l'objet de la deuxième partie de l'œuvre (*La Conquista de México*) et que c'est Martin Cortés, fils du conquérant mort en 1547, qui fut le commanditaire de l'ouvrage. Néanmoins, là encore, replacer ce court chapitre dans l'économie de l'œuvre gomarienne oblige à tenir compte d'un ensemble de réflexions géographiques et politiques qui ne sont pas réductibles, me semble-t-il, à ce seul propos pro-cortésien.

Le chapitre où Gómara affirme comme indiscutable cette identification est un chapitre d'une quinzaine de lignes, exceptionnellement court, qui se déroule en trois temps, le rappel de la narration selon Critias et des commentaires variés dont elle fut l'objet, puis l'affirmation catégorique de l'Atlantide américaine assénée en deux phrases et enfin la liste des autres hypothèses qui sont dénoncées ou mises en doute par Gómara comme étant soit des fables soit des affirmations douteuses (Tharsis, Ophir, les Hespérides et la navigation d'Hannon le Carthaginois). Or cette affirmation lapidaire n'est fondée sur aucun argument, hormis une observation : « Les Mexicains appellent l'eau Atl qui est un mot, qui répond – au moins pour partie – au nom de cette île Atlantide²⁸ ». Cette « preuve » unique de type étymologique étonne par sa faiblesse et par la

²⁶ López de Gómara, *Historia de las Indias*, op. cit., p. 156 : « para que las vea todas juntas ».

²⁷ *Ibid.*, p. 291 : « No hay para qué disputar ni dudar de la isla Atlántide pues el descubrimiento y conquistas de las Indias aclaran llanamente lo que Platón escribió de aquellas tierras [...] así que podemos decir cómo las Indias son la isla y tierra firme de Platón y no las Hespérides ni Ofir ni Tarsis como muchos modernos dicen ».

²⁸ « En México llaman atl, vocablo que parece, ya que no sea al de la isla » (loc. cit.).

réserve intellectuelle que sous-tend cette formulation raccourcie, néanmoins cela semble suffire à Gómara pour trancher sur l'identification de l'Amérique (comprendre du Mexique) comme l'Atlantide.

Gómara pense-t-il donc qu'une telle explication est suffisante pour asseoir une légitimité ? La question mérite d'être posée. J'en doute. En effet au début de l'œuvre, le chapitre 19 traite de la donation des Indes que fit le pape aux Rois Catholiques. Ce chapitre est l'occasion de rappeler que les Indes furent découvertes par les Espagnols (à l'exclusion de toute autre nation !) et que leur découverte est une entreprise d'une grandeur et d'une gloire inouïe car « [l]es Romains qui ont gouverné tout le monde n'en avaient jamais rien entendu ». L'enjeu est d'importance puisque l'auteur juge nécessaire d'insérer l'intégralité du texte de la bulle en latin « afin que tous la lisent et que chacun sache comme cette conquête et conversion des Indes que font les Espagnols est avec l'autorité et donation du grand vicaire de Jésus Christ²⁹ ». La formule est puissante et sans appel. Là se trouve fondée la véritable légitimité de l'occupation des Indes par les Espagnols et eux seuls. La transcription de la bulle qui court sur deux pages n'est pas un évènement discursif anodin dans l'œuvre de Gómara, qui d'une façon générale ne cite ni texte ni source et lisse son récit en gommant tous les emprunts qu'il fait. Autrement dit, à enjeu exceptionnel, transcription unique.

Il est dans ces conditions bien délicat d'affirmer que l'Amérique-Atlantide n'est pas une sorte d'argumentaire par raccroc, centré sur la seule Mésoamérique pour préparer la geste cortésienne à venir. Si les Athéniens, peu nombreux mais guerriers courageux, ont réussi à vaincre la puissante et riche Atlantide, Cortés et quelques centaines d'hommes vont réussir la conquête du riche et puissant empire des Mexicas : de façon implicite cette introduction du thème de l'Atlantide irradie la lecture de la conquête à venir.

La lecture de la conquête du Mexique centrée sur la biographie de Cortés réserve d'autres surprises. Cortés reçu par Moctezuma se voit remettre le pouvoir par le *tlatoani* qui affirme que le conquérant est le légat des anciens rois préhispaniques, véritables seigneurs du royaume dont la venue était annoncée. Voici donc une légitimité nouvelle fabriquée par le discours de Cortés dans ses lettres³⁰ et reprise par Gómara, légitimité née de la parole même des vaincus ?

Tout se passe comme si Gómara réglait la question de la légitimité et de l'identité de l'Amérique par un triple discours : celui du pape (vicaire de Dieu) qui légitime la possession d'un hémisphère entier face aux autres nations du monde, celui de l'Antiquité qui exalte la geste et la victoire de Cortés et enfin

29 *Ibid.*, p. 168-169 : « *porque todos la lean y sepan como la conquista y conversión de indios que españoles hacemos es con autoridad del vicario de Cristo* ».

30 Hernán Cortés, *Cartas de relación*, México, Editorial Porrúa, 1967, Segunda relación, 30 de octubre de 1520, p. 49.

celui né de la parole des indigènes, une légitimité depuis la culture des vaincus. C'est ce triple dispositif, montage savant, qui aux yeux de l'auteur génère une véritable efficacité, mais il semble clair que c'est bien la bulle papale qui projette sur l'entreprise des Indes la plus forte légitimité, en particulier face au Portugal lorsqu'on considère l'importance de l'enjeu des Moluques et du tracé de la ligne de l'antiméridien. Cela est tellement vrai que Antonio de Herrera y Tordesillas, le chroniqueur officiel de la Couronne au début du XVI^e siècle, ouvrira son ouvrage par la carte de la moitié du monde découpée par le méridien de Tordesillas : affirmation indiscutable de l'étendue des possessions castillanes face au Portugal.

346

En vérité, dans l'économie globale de l'œuvre gomarienne, le Nouveau Monde est bel et bien « la plus grande chose depuis la création du monde, hormis la mort et résurrection du Créateur ³¹ », et ce monde prend toute sa force dans sa nouveauté, dans sa révélation, c'est pourquoi il est peu probable que la mention de l'Atlantide dans le chapitre 220 soit de nature à concurrencer la gloire providentielle chantée par Gómara.

L'homme américain dans ces conditions est ce gentil, barbare et ignorant, qui ne connaît ni l'écriture, ni la monnaie ni le fer ni la parole de Dieu, et que les seuls Espagnols ont pour mission d'évangéliser. L'auteur semble en vérité saisi par deux logiques concurrentielles, celle de l'héroïque geste des Espagnols voulue par Dieu par le truchement de son vicaire romain et celle de la fable de l'Atlantide, grand mythe à la gloire d'Athènes³².

On voit donc que la question de l'identification de cet énorme continent qui s'étend sur les deux hémisphères, a été réglée par Oviedo et Gómara de façon très différente mais dans les deux cas sans jamais aboutir à une quelconque théorie sur l'origine de son peuplement. Je pense que Gómara traite la question de l'Atlantide avec une certaine désinvolture, comme un motif qui introduit la geste cortésienne. En revanche, tout comme Oviedo, il est audacieux et ferme sur la nouveauté du monde et sur l'importance énorme de cette découverte cosmographique pour l'histoire universelle :

31 López de Gómara, *Historia de las Indias*, op. cit., p. 156 : « la mayor cosa después de la creación del mundo, salvando la muerte y resurrección de quien lo crió ».

32 La thèse de l'Atlantide fut-elle influencée par certains humanistes italiens qui depuis G. Fracastor et G.-B. Ramusio évoquaient cette interprétation (Gómara connaît bien et Fracastor qu'il cite, et le milieu vénitien pour avoir passé d'importantes années dans la Sérénissime) ? Selon Gliozzi, puiser dans l'Antiquité classique la plus sublime pour façonner l'origine américaine pouvait revenir à justifier le droit de l'Espagne à restaurer cette grandeur passée indépendamment de la donation papale, et cela permettait de donner à Cortés le statut de conquérant d'un empire, et non pas celui d'un corsaire illégitime. L'économie globale de l'œuvre démontre pourtant une plus grande complexité dans le raisonnement de Gómara.

Dieu a voulu que les Indes fussent découvertes de votre temps et par vos vassaux pour que vous les convertissiez à sa sainte loi, comme le disent beaucoup d'hommes sages et chrétiens. Les conquêtes des Indiens ont commencé lorsque finit celle des Maures pour que toujours les Espagnols guerroyent contre les infidèles. Le pape a permis et concédé la conquête et la conversion³³.

La légitimité de la souveraineté des Espagnols sur les Indes est doublement fondée aux yeux de Gómara : par la bulle (face aux Portugais et aux autres Européens) et par le degré de civilisation. La supériorité des chrétiens est de ce point de vue une supériorité morale (comme chez Oviedo) et civilisationnelle (à la différence d'Oviedo) : « Mais il n'ont pas de lettres ni de monnaie, ni de bêtes de somme, choses tout à fait essentielles à la police humaine, car aller nu en terre chaude, dépourvue de laine ou de lin, n'est guère nouveau³⁴ ». La question de l'origine des Indiens est hors champ.

DE LA GÉOGRAPHIE MODERNE À L'OPINION GÉNÉALOGIQUE : LES ENJEUX ÉPISTÉMOLOGIQUES ET POLITIQUES DE LA NOUVELLE GÉOGRAPHIE

En cette première partie du xvi^e siècle, les hypothèses sur l'origine du continent et sa possible identification ne conduisent guère à un développement sur la question de l'origine du peuplement, qui est une sorte de point aveugle³⁵. Et cela pour deux raisons majeures. La première est qu'avant de spéculer sur une possible origine du peuplement américain, issu d'une migration, il faut que l'Amérique soit discernée comme quatrième partie du monde. Or le dessin de l'hydrographie continentale est une entreprise qui s'étale sur environ cinq décennies. C'est à partir de 1544 que le *padrón real* de Sébastien Cabot par exemple opère le premier tracé hydrographique du continent (dont le parcours sera transcrit par Gómara dans ce grand chapitre intitulé *El sitio de las Indias*). Il demeure cependant des terres *nondum cognitae* au niveau des deux pôles,

33 López de Gómara, *Historia de las Indias*, op. cit., p. 156 : « *Quiso Dios descubrir las Indias en vuestro tiempo y a vuestros vasallos, para que las convirtiédeses a su santa ley, como dicen muchos hombres sabios y cristianos. Comenzaron las conquistas de indios acabada la de moros, porque siempre guerreasen españoles contra infieles. Otorgó la conquista y conversión el Papa* ».

34 *Ibid.*, p. 156 : « *Mas no tienen letras, ni moneda, ni bestias de carga, cosas principalísimas para la policía y vivienda del hombre ; que ir desnudos, siendo la tierra caliente y falta de lana y lino, no es novedad* ».

35 Nous laissons de côté le mémorial rédigé par le docteur Roldán en 1540 (sur l'origine hébraïque des Indiens) que Gliozzi étudie de façon très détaillée (*Adam et le Nouveau Monde*, op. cit., p. 51-54). Nous ne disposons guère d'informations sur la circulation de ce texte manuscrit qui n'est jamais cité sauf de façon biaisée par Motolinía. L'étude de Gliozzi montre assez que ce n'est que dans le dernier tiers du siècle que les théories sur l'origine des Indiens commencent à se développer dans les territoires de la monarchie catholique.

comme le fait remarquer Oviedo, ce qui génère tout un questionnement cosmographique. Les histoires du Nouveau Monde que les chroniqueurs espagnols vont s'attacher à rédiger pendant les décennies de la découverte et de la conquête ne pouvaient pas se passer d'un état des lieux géographique. L'histoire des Indes est d'abord l'histoire de la mesure des îles et terres continentales et du repérage de leurs caractéristiques climatiques et naturelles, bref l'histoire des Indes s'écrit sur fond géographique et cartographique. Cette identification n'est rien de facile ni d'évident. Pendant longtemps le continent américain est une pseudo-Asie, ou une pré-Asie, lorsque Colomb affirme qu'il s'agit d'Ophir, ou lorsqu'il affirme s'approcher du Paradis terrestre, c'est dans les deux cas l'affirmation implicite que les terres concernées sont asiatiques. Le sentiment que l'Asie est proche, que le Japon est à quelques encablures de la Californie ou encore que le continent nord-américain est l'extension de l'Asie, l'Amérique du Sud étant la *cola del dragón*, c'est-à-dire l'extrémité de la Chine, occupe les esprits bien au-delà de 1550. Les confins de l'Asie vont hanter la cartographie vénitienne jusqu'en 1566, comme l'illustrent les cartes de Forlani par exemple. Face à la puissance de cette nouvelle géographie en marche, les identifications avec d'anciennes possessions présentent une évidente instabilité et tiennent parfois du bricolage.

Mais il y a plus. Pour ces chroniqueurs la question de la légitimité des possessions castillanes sur le plan international trouve son fondement dans les bulles alexandrines : le traité de Tordesillas est nécessaire et suffisant et on a vu que jusqu'au début du XVII^e siècle, Herrera le pose comme le portique indiscuté de l'histoire des conquêtes. En revanche, sur le plan intérieur à l'Espagne, la préoccupation médullaire de ces décennies pour l'ensemble des penseurs, religieux, juristes ou chroniqueurs du Nouveau Monde, ne concerne pas l'origine des Indiens mais leur traitement, leur statut dans le temps présent : en d'autres termes la définition de ces nouveaux « barbares ». Ce qui est à l'ordre du jour, c'est la réflexion juridique et éthique sur les conditions de leur intégration socioéconomique et religieuse dans le monde colonial. Les six premières décennies après la découverte ont été consacrées à un débat complexe, douloureux et polarisé, celui du traitement de l'Indien (gentil ou barbare) et des justes titres. On sait à quel point cette polémique interne à l'Espagne fut violente, houleuse, et audacieuse, mais aussi fondatrice pour ce que l'on appellera le droit international. Il n'est pas question ici de reprendre les grands moments de ce débat qui en 1552 est encore incandescent. Il faudra attendre la mort de Las Casas en 1566 pour que le courant lascasien et les polémiques qu'il suscitait baissent en intensité.

Or à partir de la fin du XVI^e siècle et surtout au XVII^e, les bulles alexandrines n'ont plus aucun crédit au plan international, et face aux théories développées

par les autres puissances européennes entrées en lice, les Espagnols vont à leur tour, dans une stratégie défensive, produire un ensemble de théories sur l'origine du peuplement américain étayées soit sur la littérature religieuse soit sur les textes de l'Antiquité. Avec, entre autres, Gregorio Garcia³⁶ dès le début du xvii^e siècle, Torquemada, Solórzano Pereira, Calancha, le père Mariana jusqu'à Diego Andrés Rocha à la fin du xvii^e, les théories des Hespérides, de l'Atlantide, de Hannon le Carthaginois vont être reprises et raisonnées : les Indiens descendront soit des Ibères primitifs, soit des Chinois, des Tartares, des Phéniciens, des Carthaginois, ce qui sera l'occasion d'une étrange ethnographie comparée entre le passé préhispanique et le passé archaïque de l'Europe ou de l'Asie. L'argumentaire par l'administration de la preuve change considérablement sous la plume de ces auteurs. Désormais, le regard porté sur les Indiens opère une comparaison systématique de ces derniers avec les Ibères primitifs afin de confirmer la filiation culturelle, pratique d'ethnographie comparée dont s'étaient bien gardés les premiers chroniqueurs. Ainsi Andrés Rocha observe que les Indiens étaient idolâtres, féroces et pratiquaient des sacrifices terribles, ce qui est en accord (*concordar* semble le mot clé de ce raisonnement) avec ce que disent les textes des premiers Ibères car « les Espagnols primitifs après le déluge furent des barbares et de grands idolâtres ». Les usages guerriers et vestimentaires ou alimentaires autant que le caractère ou les toponymes : tout indique aux yeux de ces auteurs la filiation depuis Tubal et ses descendants qui vécurent comme des sauvages, jusqu'à la domination romaine. La géographie moderne n'est pas en reste : la distance qui sépare le Brésil de l'Afrique n'est pas si grande qu'on ne puisse la franchir avec des embarcations sommaires. Ce qui compte aux yeux de Rocha comme de Gregorio García c'est de démontrer que « les Espagnols furent toujours les premiers à peupler l'Amérique et que c'est ensuite que sont entrés par l'Asie, bien plus tard, d'autres tribus et d'autres nations³⁷ ». Le droit du premier occupant vient confirmer et étayer une légitimité que la donation papale ne suffisait plus à fonder depuis longtemps aux yeux des nations européennes exclues du partage.

36 *Origen de los indios de el nuevo mundo, e Indias occidentales : averiguado con discurso de opiniones por el padre Fr. Gregorio García de la orden de Predicadores* [1607], édition fac-similé de la deuxième impression, Madrid, en la imprenta de Francisco Martinez Abad, 1729. Dans tous ces ouvrages qui exposent l'ensemble des théories énoncées en Europe, le terme d'*opiniones* permet de mailler ensemble une multitude de récits et d'autorités et de références, ce qui constitue une véritable fresque culturelle à visée intégratrice : l'Amérique est ainsi tissée par de multiples fils (géographiques, linguistiques, ethnographiques) dans la vision que l'Europe se donne du monde.

37 Diego Andrés Rocha, *El origen de los Indios* [1681], Madrid, Historia 16, 1988, p. 121.

L'interrogation sur l'origine de l'homme américain s'est donc développée selon deux voies ; la première, en réponse sans doute, comme le fait remarquer Gliozzi, aux théories qui avaient fleuri au sein des nations d'Europe dépossédées par le traité de Tordesillas pour avancer une filiation archaïque et chercher à légitimer un droit d'occupation (*imperium*). Mais l'autre voie est celle d'une révision épistémologique de l'*imago mundi*³⁸. Une de ces questions touchait au problème du peuplement de l'Amérique et à la question des Antipodes dont l'existence avait été niée par Lactance de façon radicale et par Augustin qui, s'il admettait la possible existence de terres antipodiennes, dans un cadre spéculatif, finissait cependant par la dénoncer. Autrement dit, si d'autres terres sèches (*arida*) existent, elles ne peuvent être peuplées parce que l'océan (*mare tenebrosus*) est infranchissable et qu'on ne peut admettre que Dieu ait créé plusieurs humanités. La logique voulait donc, à supposer que les Antipodes existassent, qu'elles fussent forcément vides d'humanité ou alors peuplées de monstres. Cette théorie avait été répétée durant tout le Moyen Âge, en particulier par Isidore de Séville. Déjà au 1^{er} siècle, Pomponius Mela expliquait que l'antichtone était séparé du monde habité par un océan infranchissable ; ce monde étroit cerné par un anneau ténébreux isolait l'homme du reste du monde et, partant, assurait aussi l'unicité du genre humain³⁹. La découverte d'un continent radicalement nouveau faisait s'écrouler la théorie du refus des Antipodes, ce qui obligeait à penser la faillite du père de l'Église, qui serait aussi la faillite de toute une tradition patristique. Historiens et géographes du Nouveau Monde ont eu à ajuster et réduire cet épineux problème. Chez Gómara par exemple, les Antipodes sont l'occasion, face à la cascade des autorités classiques et chrétiennes qui ont débattu de cette question, d'exhiber la suprématie de la navigation des Castillans : « Mais la route [maritime] est déjà si fréquentée et

38 Les grandes questions de l'*imago mundi* médiévale, débattues par les cosmographes à partir d'Aristote, Ptolémée et Macrobie et par les géographes à partir de Strabon, Plin et Pomponius Mela, furent réactivées par la mobilité grandissante des Ibériques. Ainsi se trouvait posée la question du rapport de l'écoumène classique avec le reste de la sphère terrestre, celle du découpage en zones climatiques, et infirmée l'inhabitabilité de la zone torride autant que son aspect infranchissable, et chancelait l'affirmation selon laquelle d'autres groupes humains ne pouvaient exister au-delà de la mer ténébreuse.

39 Or, à la différence des découvertes des Portugais qui avaient été aisément intégrées par un effet de *continuum* des terres de l'Afrique, l'Amérique posait le problème de façon radicale. Ces récentes navigations portugaises, depuis les Canaries n'excluaient nullement l'histoire d'un peuplement humain de proche en proche. Ainsi comme l'observe Alfred Hyatt, le cardinal Fillastre recompose très tôt la question des Antipodes au vu des cartes ptoléméennes et de l'habitabilité de la zone équatoriale (*Terra incognita*, London, British Library, 2008). Les parties éloignées de l'écoumène ne sont plus déclarées inhabitables mais inconnues, et la contiguïté des terres fait que toutes les parties du monde sont susceptibles d'être atteintes sans porter préjudice au monogénisme. Il n'y a pas plusieurs mondes mais un seul et il n'y a donc aucun mystère dans la dispersion des peuples. Augustin n'a pas à être remis en cause.

connue que chaque jour les Espagnols y vont fort aisément et ainsi l'expérience est contraire à la philosophie⁴⁰ ».

Gómara aime à souligner l'ignorance de la savante antiquité et reprenant pour le synthétiser à l'extrême le commentaire de Joachim Vadianus au *De Situ Orbis* de Pomponius Mela, où les positions d'Augustin et de Lactance sont étudiées en contrepoint aux nouveaux savoirs⁴¹, l'historien affirme l'existence des Antipodes comme une victoire de la moderne navigation. Il en comprend l'extrême importance sur le plan conceptuel pour penser la reconfiguration du monde dans sa totalité. Grâce à la projection sur la carte, l'homme peut se penser en n'importe quel point du globe et penser dans le même coup son envers, son antèpe et son parèpe selon différents axes de symétrie. Ainsi un réseau de lignes imaginaires relie tout être humain au reste du monde dans un jeu de correspondances infinies ; tout point de la terre défini par la latitude et la longitude peut construire à son tour de nouveaux points virtuels qui tous sont calculables et donc justes. Ainsi s'opère la réduction de la terre par la pensée mathématique, héritée d'un schéma ptoléméen d'une performance inégalée⁴². C'est cet enthousiasme humaniste qui anime Gómara.

Dès lors Lactance et Augustin et les fables de l'Antiquité semblent voler en éclat à côté de l'ouverture du monde qu'inaugurent les Antipodes et l'habitabilité du monde dans son entier. Pour ce chroniqueur, de l'existence des Antipodes et de la pratique de la navigation tous azimuts des Ibériques naît le concept de l'habitabilité du monde (lui-même glosé par Ramusio dans le discours qui inaugure le troisième volume des *Navigazione e viaggi*). L'homme est partout et peut vivre partout. Dans ces conditions, l'humanité des Américains ne fait aucun doute, d'une part parce que le monogénisme l'impose (« Cependant ce sont des hommes comme nous, hormis la couleur, car sinon ce seraient des bêtes ou des monstres et ils ne viendraient pas, comme c'est le cas, d'Adam⁴³ »), d'autre part parce que l'immensité du monde que la navigation magellanique

40 López de Gómara, *Historia de las Indias*, op. cit., p. 160 : « Empero está ya tan andado y sabido, que cada día van allá nuestros españoles a ojos, como dicen, cerrados; y así está la experiencia en contrario de la filosofía ».

41 *Ibid.*, p. 159.

42 Selon le dernier ouvrage de Patrick Gautier Dalché (*La « Géographie » de Ptolémée en Occident [IV^e-XVII^e siècles]*, Turnhout, Brepols, 2009), il convient de nuancer la « révolution ptoléméenne », et les techniques nouvelles de projection cartographique qu'elle aurait suscité chez les cosmographes de la Renaissance. Le processus de construction de l'espace à partir de la réception de Ptolémée, longuement étudié par l'auteur, fut plus diffus et plus complexe. Néanmoins la découverte de l'Amérique a, nous semble-t-il, radicalisé et accéléré la « performance » de l'œuvre ptoléméenne car il s'agissait de projeter la totalité du monde circonscrit depuis la navigation magellanique (1519-1522).

43 López de Gómara, *Historia de las Indias*, op. cit., p. 156 : « Empero los hombres son como nosotros, fuera del color, que de otra manera bestias y monstruos serían, y no vernían, como vienen, de Adam ».

vient de circonscrire est faite pour être habitée et investie par l'homme qui sait s'adapter à tous les climats, à toutes les terres.

Et ainsi la terre n'est point dépeuplée pour le trop grand chaud ou pour le trop grand froid, mais bien faute d'eau et de pain [...] l'expérience qui se fait journellement à naviguer la mer si continuellement et à voyager par terre est si grande que nous savons comme toute la terre est habitable et comme elle est habitée et pleine de gens : gloire en soit faite à Dieu et honneur aux Espagnols lesquels en découvrant et conquérant ont cheminé par terre et navigué la grande mer océane, traversant la zone torride et passant sous le cercle arctique qui servaient d'épouvantails à nos anciens⁴⁴.

352

Cette conclusion du chapitre « Que non seulement le monde est habitable mais aussi habité » est un éloge humaniste éblouissant, tout autant que le discours exalté de Ramusio qui parvient aux mêmes conclusions. L'humanité de l'homme américain est donc admise sans le moindre doute, en dépit des propos hostiles dont il fait l'objet car une chose est en effet de dire de l'Indien qu'il était bestial et une autre qu'il fût une bête.

On sait que c'est Acosta qui posera et résoudra de façon approfondie et argumentée la question des « erreurs » d'Augustin, en 1590, dans la *Historia natural y moral de las India*, ce qui le conduira à poser l'hypothèse raisonnée d'une migration humaine par le détroit de Bering pour expliquer l'origine de l'homme américain. Cela n'a rien d'étonnant : le jésuite, soucieux d'un concordisme entre savoir et vérité de l'écriture, recourt systématiquement aux données bibliques et patristiques ainsi qu'aux savoirs profanes pour étudier la géographie et les phénomènes naturels. Il réunit les données géographiques pour expliquer les conditions matérielles d'une migration terrestre de l'humanité depuis le mont Ararat.

Il est donc évident que les hypothèses des transmigrations humaines mettent en jeu directement trois grands concepts de la géographie nouvelle que l'Amérique a générés : une nouvelle *imago mundi* (le rapport entre les pourcentages de terres et de mers sur la surface du globe) où toute terre cesse d'être « *terra incognita* » pour devenir « *nondum cognita* » ; la mobilité des hommes (fondée en droit par Vitoria, prélude qui légitime que le monde soit sillonné par les Occidentaux) qu'illustre une apologie de la navigation ; l'habitabilité de la

⁴⁴ *Ibid.*, p. 158 : « Y así no hay tierra despoblada por mucho calor ni por mucho frío, sino por falta de agua y pan [...]. La experiencia, que nos certifica por entero de cuanto hay, es tanta y tan continua en navegar la mar y andar la tierra, que sabemos cómo es habitable toda la tierra y cómo está habitada y llena de gente. Gloria sea de Dios y honra de españoles, que han descubierto las Indias, tierra de los antípodas; los cuales, descubriendo y conquistándolas, corren el gran mar Océano, atraviesan la tórrida y pasan del círculo ártico, espantajos de los antiguos ».

totalité du monde (concept qui aura une grande importance chez Oviedo, Gómara, Ramusio, Alonso de Santa Cruz et l'ensemble des chroniqueurs de la Renaissance). Ces trois concepts sont d'une grande opérativité et encadrent les théories qui voient le jour sur l'origine du peuplement de l'Amérique et de ses possibles migrations. C'est ainsi qu'advient la question d'une préhistoire américaine (celle de l'origine) et de ses implications politiques directement liées aux rapports entre les puissances occidentales⁴⁵. Autrement dit, la projection des espaces terrestres, leurs connexions possibles, leur transitabilité (les passages) et l'habitabilité du monde faisaient que pouvaient s'exprimer sur la carte les projets expansionnistes des uns et des autres. Le contrepoint idéologique est cette construction de théories et d'« opinions » qui fabriquent de l'origine pour des nations en quête de légitimité.

45 Ce n'est pas un hasard si les nations qui ont émis bon nombre de théories sur l'origine de l'homme américain ont également produit une cartographie des terres septentrionales (rapidement délaissée par les cartographes de la Casa de la Contratación et par les Portugais – dont le *padrón real* est plus un ruban de navigation maîtrisé qu'une projection de la sphère sur un plan. Ainsi l'historiographie anglaise (construction mythologisante anglaise ou cartographie septentrionale publiée par Richard Hakluyt en 1584) ou encore les cartes des pays protestants à commencer par les projections de Mercator (carte universelle de 1569 et projection de l'Arctique) ou dans une moindre mesure, la cartographie française. Les meilleures cartes de la fin du XVI^e et du XVII^e siècle du détroit de Magellan sont faites par les Anglais et les Hollandais ; de la même façon jusqu'en 1566 les cartographes italiens attacheront le continent nord-américain au Catay (cartes reproduites à Venise : *Mapa universal* de Hieronymo Girava, 1556, ou de Gastaldi, 1562, de Francesco Basso, 1570, de Forlani, *Universale descrittione*, 1565, qui a travaillé pour le compte de Bertelli, un éditeur vénitien).

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE GÉNÉRALE

- ALDROVANDI, Ulisse, *Monstrorum Historia*, préf. J. Céard, Paris/Torino, Les Belles Lettres/Nino Aragno Editore, 2002.
- BACON, Francis, *An Advertisement touching a holy war* [1622], dans *The Works of Francis Bacon*, Philadelphia, Parry & McMillan, 1859, t. II, p. 435-443.
- BRÉBEUF, Jean de, *Relation de ce qui s'est passé aux Hurons, en l'année 1635*, dans *Monumenta Novae Francia*, éd. Lucien Campeau, S. J., Roma/Québec, Monumenta Hist. Soc. Iesu / Presses de l'Université de Laval, t. III, *Fondation de la mission huronne (1635-1637)*, 1987.
- , *Écrits en Huronie*, présentation de Gilles Thérien, Québec, Bibliothèque québécoise, 1996.
- BRUNO, Giordano, *Des liens*, trad. D. Sonnier et B. Donné, Paris, Allia, 2001.
- , *De l'infini, de l'univers et des mondes*, éd. G. Aquilecchia, trad. J.-P. Cavallé, Paris, Les Belles Lettres, 1995.
- , *Expulsion de la bête triomphante*, éd. G. Aquilecchia, trad. J. Balsamo, Paris, Les Belles Lettres, 1999.
- , *Le Souper des cendres*, éd. G. Aquilecchia, trad. Y. Hersant, Paris, Les Belles Lettres, 1994.
- COLOMB, Christophe, *La Découverte de l'Amérique*, t. I, *Journal de bord (1492-1493)*, t. II, *Relations de voyage (1493-1504)*, Paris, La Découverte, 1979.
- FRÓIS, Luís, *Traité sur les contradictions de mœurs entre Européens & Japonais*, trad. Xavier de Castro, préface de José Manuel Garcia, notes et commentaires de Robert Schrimpf, Paris, Chandeigne, 1993.
- LAS CASAS, Bartholomé de, *Apología*, Madrid, Alianza Editorial, 1988.
- , *Obras completas*, Madrid, Alianza editorial, 1994, 8 vol.
- , *La Controverse entre Las Casas et Sepúlveda*, trad. N. Capdevila, Paris, Vrin, 2007.
- LEMAIRE DE BELGES, Jean, *Œuvres*, éd. J. Stecher, Louvain, Lefever, 1882-1885, 3 vol.
- , *Concorde du genre humain* [1509], éd. P. Jodogne, Bruxelles, Palais des Académies, 1964.
- LE ROY, Loÿs, *De la vicissitude ou Variété des choses en l'univers* [1575], éd. Philippe Desan, Paris, Fayard, 1988.
- LÉRY, Jean de, *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, éd. F. Lestringant, Paris, LGF, coll. « Bibliothèque classique », 1994.
- LOPEZ DE GÓMARA, Francisco, *Historia de las Indias, Hispania Vitrix* [1552], Madrid, Atlas, coll. BAE, t. 22, 1946, p. 155-294.

- MARTIRE D'ANGHIERA, Pietro, *De Orbe Novo Decades*, VII, 3, éd. R. Mazzacane et E. Magioncalda, Genova, Università di Genova, coll. « Pubblicazioni del Dipartimento di archeologia e filologia classica », 2005.
- MEXÍA, Pedro, *Silva de varia lección*, éd. Antonio Castro, Madrid, Cátedra, 1989.
- MONTAIGNE, *Journal de voyage*, éd. François Rigolot, Paris, PUF, 1992.
- , *Les Essais*, éd. P. Villey/V.-L. Saulnier [1965], Paris, PUF, 2004.
- , *Essais*, éd. E. Naya, D. Reguig et A. Tarrête, Paris, Gallimard, coll. « Folio/classique », 2009.
- OVIEDO, Gonzalo Fernández de, *Historia General y Natural de las Indias*, Madrid, Atlas, 1959.
- PIC DE LA MIRANDOLE, Jean, *De la dignité de l'homme*, trad. du latin et présenté par Y. Hersant, Combas, Éditions de l'Éclat, 1993.
- , *Œuvres philosophiques*, éd. et trad. O. Boulnois et G. Tognon, Paris, PUF, 1993.
- SCÈVE, Maurice, *Microcosme*, éd. M. Clément, Paris, Classiques Garnier, 2013.
- SEPÚLVEDA, Juan Ginés de, « Democrates alter, sive de justis belli causis apud Indos », [prólogo, traducción y edición de Marcelino Menéndez y Pelayo], *Boletín de la real academia de historia*, t. XXI, oct. 1892, n° 4, p. 260-369.
- , *Obras Completas*, Pozoblanco, Ayuntamiento de Pozoblanco, 1997.
- THEVET, André, *Le Brésil d'André Thevet. Les Singularitez de la France Antarctique*, éd. F. Lestringant, Paris, Chandeigne, 2011.
- VITORIA, Francisco de, *Leçon sur les Indiens et sur le droit de la guerre*, trad. Maurice Barbier, Genève, Droz, 1966.
- YVES D'EVREUX, *Voyage dans le Nord du Brésil, fait durant les années 1613 et 1614*, Leipzig/Paris, A. Franck, coll. « Bibliotheca americana », 1864.
- L'Animal sauvage à la Renaissance*, dir. Philip Ford, Cambridge, Cambridge French Colloquia/SFDES, 2007.
- BATAILLON, Marcel, « L'unité du genre humain, du P. Acosta au P. Clavigero », dans *Mélanges à la mémoire de Jean Sarrailh*, Paris, Centre de recherches de l'Institut d'études hispaniques, 1966, t. I, p. 75-95.
- BENBASSA, Esther, et RODRIGUE, Aaron, *Histoire des Juifs sépharades. De Tolède à Salonique*, Paris, Éditions du Seuil, 2002.
- BERNAND, Carmen, et GRUZINSKI, Serge, *Histoire du Nouveau Monde*, Paris, Fayard, t. 1, 1991, et t. 2, 1993.
- BERNAND, Carmen, *Genèse des musiques d'Amérique latine : passion, subversion et déraison*, Paris, Fayard, 2013.
- BERTRAND, Romain, *L'Histoire à parts égales : récits d'une rencontre Orient-Occident, XVI^e-XVII^e siècle*, Paris, Éditions du Seuil, 2011.

- BESSE, Jean-Marc, *Les Grandeurs de la Terre. Aspects du savoir géographique à la Renaissance*, Lyon, ENS Éditions, 2003.
- BOAS, George, et LOVEJOY, Arthur O., *Primitivism and related ideas in Antiquity*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1935.
- CAPDEVILA, Nestor, *Las Casas : une politique de l'humanité. L'homme et l'empire de la foi*, Paris, Éditions du Cerf, 1998.
- CÉARD, Jean, *La Nature et les Prodiges. L'insolite au XVI^e siècle* [1977], Genève, Droz, 1996.
- CHAMAYOU, Grégoire, *Les Chasses à l'homme : histoire et philosophie du pouvoir cynégétique*, Paris, La Fabrique, 2010.
- COURCELLES, Dominique de, *Écrire l'histoire, écrire des histoires dans le monde hispanique*, Paris, Vrin, 2008.
- COUZINET, Marie-Dominique, *Histoire et méthode à la Renaissance : une lecture de la Methodus ad facilem historiarum cognitionem de Jean Bodin*, Paris, Vrin, 1997.
- CROUZET, Denis, « Sur le concept de barbarie au XVI^e siècle », dans *La Conscience européenne au XV^e et au XVI^e siècle*, Paris, Éditions de l'ENSJF, 1982, p. 103-126.
- , *Les Guerriers de Dieu. La violence au temps des troubles de religion (vers 1525-vers 1610)*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, 2 vol.
- CROUZET, François, et FEBVRE, Lucien, *Nous sommes des sang-mêlés. Manuel d'histoire de la civilisation française*, présentation Denis et Élisabeth Crouzet, Paris, Albin Michel, 2012.
- DAHER, Andrea, *Les Singularités de la France équinoxiale. Histoire de la mission des pères capucins au Brésil (1612-1615)*, Paris, Champion, 2002.
- De l'Orient à la Huronie : du récit de pèlerinage au texte missionnaire*, dir. Guy Poirier, Marie-Christine Gomez-Géraud et François Paré, Québec, Presses de l'université Laval, 2011.
- D'encre de Brésil : Jean de Léry, écrivain*, dir. Frank Lestringant et Marie-Christine Gomez-Géraud, Orléans, Paradigme, 1999.
- DESAN, Philippe, *Montaigne, les cannibales et les conquistadores*, Paris, Nizet, 1994.
- , *Montaigne. Les Formes du monde et de l'esprit*, Paris, PUPS, 2008.
- FAYE, Emmanuel, *Philosophie et Perfection de l'homme. De la Renaissance à Descartes*, Paris, Vrin, 1998.
- FERNÁNDEZ-ARMESTO, Felipe, *The Canary Islands After the Conquest: The Making of a Colonial Society in the Early Sixteenth Century*, Oxford, Clarendon Press, 1982.
- FITZMAURICE, Andrew, *Humanism and America: An intellectual History of English colonization. 1500-1625*, Cambridge, Cambridge UP, 2003.
- GARCIA CÁRCCEL, Ricardo, *La Leyenda Negra: Historia y Opinión*, Madrid, Alianza, 1992.
- GAUTIER DALCHÉ, Patrick, *La « Géographie » de Ptolémée en Occident (IV^e-XV^e siècle)*, Turnhout, Brepols, 2009.
- GERBI, Antonello, *La Disputa del Nuovo Mondo : storia di una polemica (1750-1900)* [1955], Milano, Adelphi, 2000.

- GLACKEN, Clarence, *Traces on the Rhodian Shore: Nature and Culture in Western Thought from Ancient Times to the End of the Eighteenth Century*, Berkeley, University of California Press, 1967.
- GLOZZI, Giuliano, *Adam et le Nouveau Monde. La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale : des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, trad. A. Estève et P. Gabellone, Lecques, Théétète Éditions, 2000.
- GONTIER, Thierry, *De l'homme à l'animal. Paradoxes sur la nature des animaux. Montaigne et Descartes*, Paris, Vrin, 1998.
- GRUZINSKI, Serge, *Les Quatre Parties du monde*, Paris, La Martinière, 2004.
- , *La Pensée métisse*, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2012.
- HANKE, Lewis, *All Mankind is One. A study of the disputation between Bartolomé de Las Casas and Juan Ginés de Sepúlveda in 1550 on the intellectual and religious capacity of the American Indians*, De Kalb, Northern Illinois UP, 1974.
- HARTOG, François, *Anciens, Modernes, Sauvages*, Paris, Galaade Éditions, 2005.
- HODGEN, Margaret T., *Early Anthropology in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1964.
- HYATT, Alfred, *Terra incognita*, London, British Library, 2008.
- JEANNERET, Michel, *Perpetuum mobile. Métamorphoses des corps et des œuvres de Vinci à Montaigne*, Paris, Macula, 1997.
- JOUANNA, Arlette, *L'Idée de race en France au XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle (1498-1614)*, Lille/Paris, ANRT/Champion, 1976, 3 vol.
- KAMEN, Henry, *The Disinherited. Exile and the Making of Spanish Culture, 1492-1975*, New York, Harper and Collins, 2007.
- LABORIE, Jean-Claude, *Mangeurs d'homme et mangeurs d'âme : une correspondance missionnaire au XVI^e, la lettre jésuite du Brésil (1549-1568)*, Paris, Champion, 2003.
- LADERO QUESADA, Miguel Angel, *Granada Después de la Conquista. Repobladores y mudéjares*, Granada, Diputación Provincial de Granada, 1988.
- LESTRINGANT, Frank, *L'Atelier du cosmographe*, Paris, Albin Michel, 1991.
- , *Le Cannibale. Grandeur et décadence*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1994.
- , *Le Huguenot et le Sauvage. L'Amérique et la controverse coloniale en France au temps des guerres de Religion* [1990], Genève, Droz, 2004.
- LÉVI-STRAUSS, Claude, *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, 1955.
- , *Race et Histoire* [UNESCO, 1952], Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1987.
- MAROUBY, Christian, *Utopie et Primitivisme. Essai sur l'imaginaire anthropologique à l'âge classique*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
- Monarchs, Ministers and Maps: The Emergence of Cartography as a Tool of Government in Early Modern Europe*, dir. David BUISSERET, Chicago, University of Chicago Press, 1992.
- Montaigne et la question de l'homme*, dir. M.-L. DEMONET, Paris, PUF, 1999.

- « Montaigne et le Nouveau Monde », dir. Philippe DESAN, *Montaigne Studies*, XXII, 2010.
- MOTSCH, Andreas, *Laftau et l'émergence du discours ethnographique*, Sillery (Québec)/Paris, Septentrion/PUPS, 2001.
- NETANYAHU, Benzion, *The Origins of the Inquisition in Fifteenth-Century Spain*, New York, New York Review of Books, 2002.
- New World of Animals, Early Modern Europeans on the Creatures of Iberian America*, dir. Miguel de Asúa et Roger French, Aldershot, Ashgate, 2005.
- OESTREICH, Gerhard, *Strukturprobleme der frühen Neuzeit. Ausgewählte Aufsätze*, Berlin, Dunkler & Humblot, 1980.
- ORDINE, Nuccio, *Le Mystère de l'âne*, Paris, Les Belles Lettres, 1993.
- PAGDEN, Anthony, *The Fall of Natural Man. The American Indian and the Origins of Comparative Ethnology*, Cambridge, Cambridge UP, 1986.
- PANOFSKY, Erwin, « Les origines de l'histoire humaine : deux cycles de tableaux par Piero di Cosimo », dans *Essais d'iconologie* [1939], trad. C. Herbette et B. Teyssède, Paris, Gallimard, 1967, p. 53-104.
- POUTRIN, Isabelle, *Convertir les musulmans. Espagne, 1491-1609*, Paris, PUF, 2012.
- The Renaissance Philosophy of Man: Petrarca, Valla, Ficino*, dir. E. Cassirer, P.-O. Kristeller et J.-H. Randall, Chicago/London, Chicago UP, 1948.
- RIBEIRO ZERON, Mouna, *Ligne de foi. La Compagnie de Jésus et l'esclavage dans le processus de formation de la société coloniale en Amérique portugaise (XVI-XVII siècles)*, Paris, Champion, 2009.
- SAULNIER, V.-L., *Maurice Scève. Italianisant, humaniste et poète*, Paris, Klincksieck, 2 vol., 1948 et 1949.
- SCHMITT, Carl, *La Notion de politique*, Paris, Flammarion, 1992.
- , *Le Nomos de la terre*, Paris, PUF, 2001.
- SHIRLEY, Rodney W., *The Mapping of the World: Early Printed World Maps, 1472-1700* [1984], London, The Holland Press Publishers, 1987.
- SICROFF, Albert, *Los Estatutos de Pureza de Sangre. Controversias entre los siglos XV y XVII*, Madrid, Taurus, 1985.
- SPILLER, Elizabeth, *Reading and the History of Race in the Renaissance*, Cambridge, Cambridge UP, 2011.
- TINGUELY, Frédéric, *L'Écriture du Levant à la Renaissance. Enquête sur les voyageurs français dans l'empire de Soliman le magnifique*, Genève, Droz, 2000.
- TODOROV, Tzvetan, *La Conquête de l'Amérique. La Question de l'autre*, Paris, Éditions du Seuil, 1982.
- TOLIAS, George, *Mapping Greece, 1420-1800: a History, Maps in the Margarita Samourkas Colleccion*, Oak Knoll Publishers and Hes & De Graaf for The National Hellenic Research Foundation, 2012.

- USHER, Phillip John, *Errance et cohérence. Essai sur la littérature transfrontalière à la Renaissance*, Paris, Classiques Garnier, 2010.
- Voyager avec le diable. Voyages réels, voyages imaginaires et discours démonologiques (XV^e-XVII^e siècles)*, dir. Grégoire Holtz et Thibaut Maus de Rolley, Paris, PUPS, 2008.
- VALENSI, Lucette, *Ces étrangers familiers. Musulmans en Europe (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, Payot, 2012.
- VERDÍN DIAZ, Guillermo, *Alonso de Cartagena y el «Defensorium Unitatis Christianae»*, Oviedo, Universidad de Oviedo, 1997.
- WACHTEL, Nathan, *La Vision des vaincus. Les Indiens du Pérou devant la conquête espagnole*, Paris, Gallimard, 1971.
- WILLIAMS, Robert, *The American Indian in Western Legal Thought: The Discourses of Conquest*, Oxford, Oxford UP, 1990.
- YERUSHALMI, Yosef Hayim, *Sefardica. Essais sur l'histoire des juifs, des Marranes et des nouveaux-chrétiens d'origine hispano-portugaise*, Paris, Chandeigne, 1998.

ACTIVITÉS DU CENTRE V. L. SAULNIER

Le mercredi 19 juin 2013 s'est tenue à la Sorbonne, Bibliothèque G. Ascoli, une table ronde autour du livre *A Companion to Marguerite de Navarre* (dir. Gary Ferguson et Mary McKinley, Leiden, Brill, 2013), qui a réuni plusieurs contributeurs pour une présentation de l'ouvrage : Isabelle Pantin, Isabelle Garnier, Jean-Marie Le Gall, Olivier Millet et Gary Ferguson.

PROCHAINS COLLOQUES SAULNIER

Judi 13 et vendredi matin 14 mars 2014 : « Poésie française et musique à la Renaissance ». Responsables : Olivier Millet (Paris-Sorbonne) et Alice Tacaille (Paris-Sorbonne, UFR de musicologie).

Ce colloque vise à mettre en valeur les nouveaux regards portés par les chercheurs des deux disciplines, littéraire et musicologique, sur leurs objets communs, à l'heure où un volume croissant de sources et d'instruments de recherche est mis à la disposition de leurs enquêtes et de leur réflexion. On privilégiera donc des interventions significatives par leur caractère méthodologique ou leur dimension interdisciplinaire.

Le colloque comprendra un concert (jeudi 13, en fin d'après-midi) de l'ensemble **Le Concert des planètes**, qui recréera notamment des chansons spirituelles aujourd'hui inédites de L'Estochart, et des musiques de table (vendredi 14, pendant le buffet) par l'ensemble **Sorbonne Scholars** (dir. Pierre Iselin).

19 et 20 mars 2015 : « Paris carrefour culturel européen 1480-1530 ». Responsable : Olivier Millet (Paris-Sorbonne) en collaboration avec Luigi-Alberto Sanchi (Institut d'histoire du droit [CNRS], et l'Institut de recherche et d'histoire des textes [CNRS]).

L'époque concernée, séminale mais également en partie oblitérée par les crises du siècle de la Réforme, est celle des décennies qui correspondent culturellement à l'essor des courants humanistes à Paris et politiquement aux premières guerres d'Italie, jusqu'au tournant des années 1530, marqué par la nomination des premiers lecteurs royaux (1530) puis par la crise religieuse des Placards (1534-1535). Il s'agira donc de mieux cerner une époque à cheval sur deux « siècles », souvent étudiés, pour des raisons institutionnelles et bibliographiques, par des spécialistes de domaines chronologiques distincts. Le rôle de carrefour de

Paris est une dimension majeure de la vie intellectuelle et culturelle européenne à cette époque, en raison notamment du prestige et du rôle de l'Université, des voyages de savants français en Italie (comme Lefèvre d'Étaples), de la venue à Paris d'humanistes italiens ou internationaux (comme Érasme) et d'étudiants qui en repartiront, dans des directions très diverses, munis de leur expérience parisienne, et de l'attrait exercé par la cour royale. On essaiera de camper le décor, en particulier celui du Quartier latin, de montrer le fonctionnement de ses institutions (Université, collèges, ordres religieux) et la production et les réseaux des imprimeurs (souvent d'origine germanique), et de situer l'activité des écrivains et des poètes et de leurs mécènes. Certains protagonistes (ou futurs protagonistes) de la vie culturelle et religieuse internationale, qui se croisent alors et connaissent une étape parisienne de leur carrière, seront étudiés pour eux-mêmes, mais toujours dans leur rapport avec le moment chronologique et le lieu parisiens auxquels le colloque est consacré. On s'attachera à l'examen critique des traditions historiographiques concernant ces institutions, ces lieux et ces personnages en les soumettant au renouvellement en cours des recherches savantes. Il s'agira de répondre à la question de savoir en quoi la présence à Paris, dans les conditions de l'époque considérée, a modifié un parcours, une biographie, une doctrine, ou encore affecté l'environnement parisien, et comment les différents apports des uns et des autres ont interagi entre eux dans ce contexte précis, de manière à situer Paris comme carrefour, lieu attractif et de rayonnement, dans le paysage culturel de l'Europe humaniste.

ASSOCIATION V.L. SAULNIER

Fondateur : Robert Aulotte †

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Présidente honoraire : Nicole CAZAURAN

Président : Olivier MILLET

Vice-présidente : Isabelle PANTIN

Secrétaire général : Alexandre TARRÊTE

Trésorière : Marie-Claire THOMINE

Responsable des *Cahiers* : Jean-Charles MONFERRAN

Autres membres du CA : Guillaume BERTHON, Jean CÉARD, Véronique FERRER, Frank LESTRINGANT (directeur du Centre V. L. Saulnier), Catherine MAGNIEN-SIMONIN, Anne-Pascale POUHEY-MOUNOU.

MEMBRES DE L'ASSOCIATION V.L. SAULNIER

Yoshiko Aida-Jinno

Jacqueline Allemand

Louise Amazan

Shotaro Araki

Jean-Claude Arnould

Soledad Arredondo

Blandine Baillard-Perona

Lison Baselis-Bitoun

Jean-Dominique Beaudin

Yvonne Bellenger

Guillaume Berthon

Alessandro Bertolino

Olivier Bettens

Michel Bideaux

Michail Bitzilekis

Andrée Blanchart

Claude Blum

Sylviane Bokdam

Françoise Bonali-Fiquet

Florence Bouchet

Thérèse Bouyer

Barbara C. Bowen

Jean Brunel

Emmanuel Buron

Emmanuel Bury

Christine De Buzon

Nicole Cazauran

Hélène Cazes

Jean Céard
Annie Charon
Françoise Charpentier
Sylvie Charrier
Pascale Chiron
Christophe Clavel
Michèle Clément
Tom Conley
Marie-Dominique Couzinet
Antoine Coron
Richard Crescenzo
Silvia D'Amico
James Dauphiné
Nathalie Dauvois-Lavialle
Colette Demaiziere
Guy et Geneviève Demerson
Marie-Luce Demonet
Adeline Desbois
Robert Descimon
Diane Desrosiers
Sylvie Deswarte-Rosa
Florence Dobby-Poirson
Véronique Dominguez-Guillaume
Véronique Duché-Gavet
Alain Dufour
Max Engammare
Véronique Ferrer
Marie-Madeleine Fragonard
Isabelle Garnier-Mathez
André Gendre
Violaine Giacomotto-Charra
Franco Giacone
Jean-Eudes Girot
Julien Goeury
Geneviève Guilleminot-Chrétien
Nathalie Hervé
Jacqueline Heurtefeu
Francis Higman
Grégoire Holtz
Mireille Huchon
Thomas Hunkeler
Michiko Ishigami-Iagolnitzer
Aya Iwashita-Kajiro
Alberte Jacquetin-Gaudet
Michel Jeanneret
Arlette Jouanna
Elsa Kammerer
José Kany-Turpin
Nicolas Kiès
Eva Kushner
Jean-Claude Laborie
Claude La Charité
Sabine Lardon
Christiane Lauvergnat-Gagnière
Madeleine Lazard
Julien Lebreton
Nicolas Le Cadet
Jean Lecointe
Sylvie Lefèvre
Thérèse Vân Dung Le Flanchec
Marie-Dominique Legrand
Virginie Leroux
Frank Lestringant
Adeline Lionetto-Hesters
Catherine Magnien-Simonin
Michel Magnien
Daniela Mauri
Édith Mazeaud-Karagiannis
Viviane Mellinghoff-Bourgerie
Bruno Méniel
Olivier Millet
Mariangela Miotti

Shiro Miyashita
Jean-Charles Monferran
Véronique Montagne
Pascale Mounier
Jacques Paul Noël
Anna Ogino
Isabelle Pantin
Olivier Pédeflous
Bruno Petey-Girard
Loris Petris
Aude Pluvinage
Gilles Polizzi
Anne-Pascale Pouey-Mounou
Marie-Hélène Prat-Servet
Anne Reach-Ngo
Josiane Rieu
François Rigolot
Michèle Rosellini
François Roudaut
Natacha Salliot
Zoé Samaras
Anne Schoysman
Gilbert Schrenck
Pierre Servet
Claire Sicard

Joo-Kyoung Sohn
Lionello Sozzi
Alice Tacaille
Kaoru Takahashi
Isamu Takata
Setsuko Takeshita
Alexandre Tarrête
Jean-Claude Ternaux
Louis Terreaux
Claude Thiry
Marie-Claire Thomine-Bichard
Georges Toliaas
Trung Tran
Angeliki Triantafyllou
Caroline Trotot
George Hugo Tucker
Toshinori Uetani
Ivana Velimirac
Éliane Viennot
Jean Vignes
Ruxandra Vulcan
Édith Weber
Aida-Jinno Yoshiko
Estelle Ziercher

TABLE DES MATIÈRES

L'unité du genre humain. Race et histoire à la Renaissance Frank Lestringant, Pierre-François Moreau, Alexandre Tarrête.....	7
---	---

Ouverture Frank Lestringant	11
--------------------------------------	----

PREMIÈRE PARTIE L'UNITÉ ET LA DIVERSITÉ

Relativisme et conscience de l'unité du genre humain Frédéric Tinguely	23
---	----

L'homme, l'histoire et le climat à la Renaissance. Bodin et Montaigne, du global au local Jörg Dünne	35
--	----

Le polygénisme et la diversité des cultures comme expression de l'Un. Giordano Bruno défenseur des Indiens contre l'idéologie coloniale Sébastien Galland	49
---	----

« Les hommes sont tous d'une espèce » : diversité et unité de l'homme d'après Montaigne Philippe Desan	61
--	----

DEUXIÈME PARTIE COMMENT CONCEVOIR UN UNIVERSEL ANTHROPOLOGIQUE ?

L'anthropologie des passions du capucin Yves d'Evreux ou l'humanité « à parts égales » des Tupinamba du Maranhão Yann Rodier	77
--	----

L'humanité à la lumière spectrale. L'unité du genre humain dans le <i>Traité des spectres</i> de Pierre Le Loyer (1586-1608) Caroline Callard	91
---	----

L'unité du genre humain chez Montaigne : théorie(s) et pratique(s) Sophie Peytavin	107
---	-----

Scève, 1562 : un microcosme universel ? Michèle Clément	121
--	-----

TROISIÈME PARTIE
L'HUMANITÉ ET SES LIMITES

Y a-t-il des races d'hommes monstrueux ? Jean Céard	141
Le droit à la paresse ? Unité du genre humain, animaux travailleurs et peuples paresseux à la Renaissance Grégoire Holtz	155
La conquête de l'Amérique et l'ambivalence de la proposition de l'unité de l'humanité Nestor Capdevila	171

QUATRIÈME PARTIE
L'ENTREPRISE MISSIONNAIRE : PRISE EN COMPTE OU
RÉDUCTION DE L'ALTÉRITÉ ?

394

La seconde scolastique de Salamanque et l'unité du genre humain Jean-Claude Laborie	183
Humanisme et chasse à l'homme. Le cas de la conquête de l'Amérique Grégoire Chamayou	195
Le genre humain entre le particulier et l'universel : José de Acosta et Joseph-François Lafitau Andreas Motsch	207
Unité du genre humain et perspective missionnaire jésuite : la question de la langue Marie-Christine Gomez-Géraud	221
Les enjeux politiques de la conversion : une réflexion sur le devenir juridique et social de quelques minorités et groupes opprimés dans l'espace ibérique David Beytelmann	233

CINQUIÈME PARTIE
MÉTISSAGES ET REPRÉSENTATIONS

La diversité du genre humain dans l'empire ibérique : l'exemple des spectacles musicaux Carmen Bernard	255
Diversité du réel et unité humaine : 1540, à Séville un « best-seller » d'encre et de papier et en Nouvelle-Espagne un tableau oublié de plumes Dominique de Courcelles	267

SIXIÈME PARTIE
L'ÉNIGME DES ORIGINES :
PEUPLEMENT(S), GÉNÉALOGIE(S) ET GÉOGRAPHIE(S)

Constructions généalogiques et unité du genre humain : l'ancêtre troyen dans la littérature de cour du début du XVI ^e siècle Adeline Desbois-lentile.....	287
L'unité du genre humain à l'échelle régionale : géographie et généalogie dans deux « longs poèmes » du XVI ^e siècle Phillip John Usher.....	301
L'ordre du monde. Régions antiques et peuples modernes dans les premières cartes du monde imprimées Georges Tolias.....	317
Terres et hommes d'Amérique. La question de l'origine de l'homme américain dans les premières chroniques des Indes Louise Bénat Tachot.....	335
Le « Sauvage » et l'unité de l'Histoire humaine (Thevet, Léry, Montaigne) Alexandre Tarrête.....	355
Postface : Crise et reconstruction Pierre-François Moreau.....	367
Orientation bibliographique générale.....	373
Index nominum.....	379
Activités du centre V.L. Saulnier.....	387
Association V.L. Saulnier.....	389
Table des matières.....	393

